Le langage et la réalité ; une approche anthropologique

André Jacob

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3156>

DOI : 10.4000/praxematique.3156

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 17-38

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

André Jacob, « Le langage et la réalité ; une approche anthropologique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 15 | 1990, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3156> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3156>

André JACOB

Université de Paris X

LE LANGAGE ET LA REALITE ; UNE APPROCHE ANTHROPO-LOGIQUE

A. Maintenir dans la généralité du cycle proposé par le séminaire de Praxématique de Montpellier le sujet que j'ai à traiter devant vous fait doublement problème. Car rien ne fait plus problème que la *réalité*, tandis que le *langage*, qui permet seul de la problématiser, est précisément au cœur de tous les problèmes - de « ce qu'on a devant soi » (probléma) et qui ne va *pas de soi*. L'une correspond par excellence au « Qu'est-ce qui est ? » (ti estin), la question des questions ; l'autre aux moyens de résoudre, c'est-à-dire de passer de la question à la réponse - et plus généralement du questionnement à la discursivité. Mais parler d'approche anthropo-logique n'est-il pas redondant par rapport au langage, tant on a dit qu'il était le propre de l'homme - en contraste avec une réalité qui évoque d'emblée la résistance d'une extériorité préalable à l'homme ? Tandis que la question elle-même, traduisant une exigence de recherche, est éminemment tributaire de l'humain et l'un des moments clés de l'opposition entre réalité et langage, entre le *cours* des choses et les *discours* qui le déterminent ? [Le trait d'union stipulé dans la caractérisation de notre approche en exprime la portée philosophiquement intégrante et constructiviste originale par delà tout éclairage ethnologique ou psycho-sociologique.] Contentons-nous pour l'instant de dire que la mise en relation même de nos deux termes se chargera de limiter la part d'une réalité censée étrangère à l'homme - lors même que l'oscillation entre *substantialité* et *flux* obère irrémédiablement l'idée que nous nous faisons du réel. Sans doute le langage courant

substantialise-t-il les « phénomènes », en portant une métaphysique souvent dénoncée - en particulier par la philosophie analytique.

Notons tout de suite, pour situer un peu la direction dans laquelle nous essaierons d'aller, qu'on s'orientera vers un anti-dualisme radical dépassant conjointement le réalisme du sens commun lié à une fascination substantialiste et le phénoménisme qui donne lieu aux empirismes. Dans ces deux cas, le langage, à la limite, semble n'avoir rien à dire.

B. Quelques remarques terminologiques ne seront sans doute pas inutiles pour préciser cette mise en relation.

1. C'est pourquoi chacun admettra que la remarque augustinienne sur le « temps » (il suffit qu'on me demande ce qu'il est pour que je ne sache plus), relayée par Pascal sur l'impossibilité essentielle de définir ce que l'on conçoit spontanément, est a fortiori vraie du « réel ». Si bien qu'à la limite il n'y a pas d'autre réponse que « le langage est le ver dans le fruit ».

Toutefois la traduction de *res* par chose - elle-même de *causa* - semble conformer l'éloignement de la réalité par rapport aux apparences et au caractère fuyant des phénomènes. Encore que la difficulté rebondisse en s'apercevant que toute entreprise de connaissance - et peut-être de langage - concerne des *phénomènes*. Raison sans doute suffisante pour supposer que le langage ne sera pas indifférent à une prise de position sur la réalité. Dès lors le sujet envisagé peut-il encore être traité ? Le langage mis en rapport avec le réel, ou bien va le transformer - parce qu'il est moins plein et plus disponible qu'on ne le croit (il y a certes là un problème) - ou bien si le réel ne pouvait être appréhendé que dans le silence absolu, on ne pourrait pas le référer à la problématique du langage.

2. Savoir s'il faut mettre en regard de la réalité le langage, avec sa multiplicité de formes et de niveaux (et partant, ses équivoques), ou si l'on peut s'en tenir à une confrontation entre

langue et réalité n'est pas une mince affaire. Remarquons : a/ qu'en parlant de *communication* et non de langage animal (sans compter les codes de signalisation routière), on limitera l'acception de la notion de langage au langage *articulé* et à ses prolongements dans l'*art* et la *science* ; b/ que le langage articulé reste central - et probablement préalable - en toute occurrence, même si l'impact de la science sur notre civilisation y conditionne le rapport entre langage et réalité ; c/ que le langage articulé, relevant de quelques 3000 langues ou idiomes, nous obligera à tenir compte du caractère *systématique* de celles-ci - en vis-à-vis des *discours* qu'elles autorisent. Tandis que tout dépend de procès de *symbolisation*, essentielle à l'homme.

3. Quant au caractère anthropo-logique de l'approche proposée, il appelle les précisions suivantes :

a/ il signifie d'abord que l'utilisation de données d'ordre linguistique doit nous apporter assez directement des lumières sur l'homme ; être partie prenante d'une connaissance de l'homme - au lieu de l'oublier au seul profit de considérations formelles, comme certains courants linguistiques apeurés par les résonances métaphysiques du « sens » (de Bloomfield à Bloch et Trager). L'impulsion que la praxématique - développée dans cette Université par R. Lafont - a reçue de la linguistique de G. Guillaume, qui m'a moi-même retenu pendant des années par son caractère opératif et sa portée anthropologique (par l'indexation de la structuration linguistique sur le rapport entre individu et univers) ouvre une voie incomparable à la théorisation sémiotique de l'homme.

b/ Mais quelles que soient les connivences, au niveau de la signifiance, avec des linguistiques anthropologiques (se spécifiant en ethnolinguistique) comme celle de Sapir et Whorf relayant l'idée humboldtienne de vision du monde, il n'en faut pas moins distinguer fortement cette visée des travaux de Lévi-Strauss.

c/ Aussi bien l'inclusion d'un trait d'union dans cet adjectif (substantivable, puisque je crois pouvoir travailler à une Anthropo-logique) s'impose-t-elle pour couper court à toute confusion ou équivoque. Il souligne non seulement l'autonomie ou l'originalité de la visée

théorique, mais ses implications méthodologiquement constructivistes. Moins que tout autre réalité, la réalité humaine n'est donnée une fois pour toutes : la *constructivité* la traverse de part en part - fil conducteur sans doute précieux pour aborder les rapports entre langage et réalité.

C. Il reste à indiquer le plan suivi. Pour marquer au mieux le lien entre langage et réalité, nous partirons de l'idée que la réalité se suffit moins à elle-même qu'on ne le croit, qu'elle est comme « en mal de langage » - un creux croissant dans le devenir, correspondant à la négativité hégélienne et à l'avènement du symbolique. Cela reviendra à cerner d'abord ce que serait une réalité sans langage, avant de préciser le réel médiatisé par le langage qui est notre lot et l'éclairage que cela suppose sur la généralité de la symbolisation.

Notre second moment - le langage en prise sur la réalité - commencera à son tour par un autre type de négatif : un langage sans prise sur la réalité, qui pourrait sembler « langage à l'état pur ». Ce verbal (suspect de verbalisme), pratiquement plus courant qu'on ne le reconnaît, correspond théoriquement à la tentation d'opposer trop simplement et dogmatiquement langage et réalité. Il importera au contraire de souligner la paradoxale prise sur le réel d'un langage qui n'est pas, comme la main, un *organe* de préhension mais, si l'on peut dire, un *organigramme* de com-préhension. On pourra dès lors dégager les implications - anthropo-logiques de cette activité (qui est beaucoup plus qu'un instrument) : celle-même de *su-jets*, correspondant à un procès que nous nous risquerons à appeler d'*hypo-thétisation*, qui tisse l'*humanisation continuée* mais aléatoire de l'homme.

I. LA REALITE EN MAL DE LANGAGE

Le réalisme du sens commun - repris comme « chosisme » au niveau de la science par E. Meyerson (*Identité et réalité*, 1912) - sépare réalité et langage (comme on le fait de presque tout, porté par les mots... avant d'y avoir saisi des liens). Mais il n'est pas sans

tomber sous l'objection de l'immatérialisme berkeleyien, dénonçant l'abstraction d'une *matière* disjointe de la *pensée* (qui est *divine* en dernier ressort, pour lui - et qui pourrait très bien, pour nous, avoir affaire avec le *langage*). Aussi bien, pour ne pas s'enfermer dans un réalisme dogmatique - limite de tout éclairage et dont il faut par conséquent localiser les méfaits — importe-t-il sans doute d'admettre que la réalité est *en mal* de langage : qu'elle soit moins pleine et suffisante qu'on ne le croyait, ou surtout que la phénoménalité sous laquelle elle apparaît cherche précisément dans le langage la garantie, sinon la substantialité qu'on tendait à prendre pour allant de soi. C'est le problème du « phénoméno-logos » que J. Hyppolite a pu interroger naguère chez Hegel comme on peut le faire dans une mouvance husserlienne.

A. Une réalité sans langage ?

Que pouvons-nous alors pointer comme réalité supposée indépendante d'un langage qui en parle, fût-ce bien après ? L'aporie augustinienne ne consacre-t-elle pas une complémentarité entre l'*être* et le *dire*, qui ferait - à la limite — du premier comme l'ombre portée de la lumière apportée par l'autre ? Sans doute est-ce le cas du monde qui a précédé l'homme. L'indétermination d'un réel originaire peut-elle jouer un autre rôle que celui d'une matière, ou énergie, dont les déterminations successives font oublier la substantialité - ou la causalité - supposée ? Même dans la langue, le substantif oblitère la substance qu'il désigne. La catégorisation grammaticale nous installe dans un monde qui, seul, nous autorise à parler de *monde*.

Plus radicalement, un examen plus poussé des structurations de la condition humaine conduit à se demander si le réel ne serait pas l'ombre portée d'une quête de l'homme, par delà ses désirs ou ses illusions - c'est-à-dire de ses réalisations. L'antinomie de l'apparence et de la réalité ne recèlerait pas l'opposition entre un roc énigmatique ou caché et des apparitions inconsistantes ou fugitives, mais l'idée folle de vouloir fixer ce qui commande la mobilité

(comme l'énergie d'une fusée) ou de prendre un instantané sur des manifestations renouvelées, qui sont autant de *réalisations* bien propres à l'homme. Mais l'objection d'un réel antérieur à l'homme, dont s'occuperait la science, ne doit pas masquer la part d'inventivité sans laquelle le savant ne parviendrait à aucune objectivation. Aussi bien, le paradoxe de l'*objectivité* consiste-t-il à résorber une activité considérable de *sujets* connaissants dans la détermination d'une « réalité » qui semble s'être toujours donnée ainsi. Le doute n'est donc pas absent dans ce que nous disons de la réalité puisque, sans la part d'activité de sujets connaissants, cette réalité serait un pur mystère. En d'autres termes, il faudrait démythifier un réel « propre » (comme tel, en soi), qui n'est que la limite de tous les réels « figurés » qui en constituent l'approche.

Mais d'autres éclairages devraient contribuer à ce qu'on pourrait appeler une « généalogie » du langage, dans son rôle de mise en forme de la réalité. A un niveau subjectif, il ne faudrait pas oublier que les hommes abordent le réel sous l'angle du *surnaturel* avant de déterminer le cadre d'une *nature*. Ce qui montre qu'épistémologiquement on va du subjectif à l'objectif et qu'on ne sera jamais assez prudent face à ce qu'on appelle une « réalité objective ». A un niveau plus structural, on notera que la « mémoire » qu'apporte le langage est préfigurée par celle que constitue le code génétique dès le plan biologique. Cet aspect de préfiguration, qui autorise des programmations, jouera à l'encontre des séparations indues qui risquent de rendre inintelligibles les nombreux passages d'un registre à l'autre, au sein de l'expérience. A fortiori abordera-t-on avec prudence le statut de l'enfant humain qui, malgré le « ne pas parler » impliqué par son « *infantia* », n'en est pas moins pris dans le « monde des signes » au sein duquel il est jeté : tandis que peu de mois suffiront au sourire de sa mère, notamment, pour l'ouvrir au monde de l'expression et de la signification. C'est dire que le langage articulé - avec l'apprentissage qu'il nécessite - est devancé par un univers d'expression qui plonge ses racines dans la vie.

On est donc plus désarmé pour situer, par rapport au langage, des minéraux ou des végétaux qui ont eu un long devenir antérieur à l'apparition de l'homme qu'un enfant humain d'emblée inséré dans un milieu signifiant. Sans compter que « venir au monde », c'est

accéder à une réalité corrélatrice d'une vaste mise en forme linguistique, dans la ligne de Whorf, et que l'aporie d'un réel sans langage stipule un statut en deçà ou au delà du monde. A l'intérieur de son « organisation », ne faut-il d'ailleurs pas remarquer que tout tend à être nommé - et que, dès les sociétés primitives, les noms portent les choses à l'existence, voire à la puissance (comme il appert dans *Do Kamo* de M. Leenhardt). C'est pourquoi l'on n'a lieu de disjoindre réalité et langage que dans un usage strict et élaboré de ce dernier : en nous gardant mieux qu'il y a quelques années de voir du langage partout, d'en faire la référence suprême (sorte de monnayage désacralisé et événementialisé du Verbe divin), ayant donné lieu, selon le titre d'un ouvrage de G. Hottois, à une « inflation du langage dans la pensée contemporaine ».

Dès lors, la généalogie du langage aurait à déterminer comment une réalité en mal de langage l'a vu apparaître progressivement, selon des modalités diverses. Le fil conducteur pourrait consister à reconnaître le passage de la *forme* au sens, par la médiation du sensible (cf. Schéma I).

Schéma 1 : Le langage : de la forme au sens

Cela correspond à l'immense devenir des formes physico-mathématiques, qui ont précédé des formations vivantes devenues sensibles à elles-mêmes et à ce qui les entoure : jusqu'à ce que ce sensible se réfléchisse en vue d'analyser et de fixer son expression. Autrement dit, ce qui est impliqué dans ce schéma c'est que, comme l'a montré d'une certaine manière Piaget, il y a des mathématiques implicites dans les organismes vivants - mais aussi dans la nature. La manière dont les électrons se sont mis en orbite autour d'un noyau ne montre-t-elle pas qu'il y a une priorité de la forme qui n'est pas sans être à la source de toutes les composantes du langage ? La forme devance le sens - même si elle doit être utilisée encore dans ses rapports au sens, comme dans l'expression. Même finalement, d'une manière plus subtile que cela n'apparaît dans le schéma, il faudrait travailler sur les avènements respectifs de la *forme* au niveau du monde dit inanimé, d'une certaine *expression* au niveau du monde vivant, et celui du *sens* seulement au niveau humain. Cela rejoint ce que disait Merleau-Ponty dans son premier livre *La structure du comportement*, lorsqu'il parlait de quantité, de fonction et de sens. En remplaçant quantité par forme, fonction par expression et en gardant pour l'homme le sens, la mise en rapport des autres termes n'en est pas moins pertinente. C'est dire qu'on ne sort jamais totalement de la forme, qui correspond elle-même à des structurations. Les formes ne doivent pas pour autant être référées à un ciel métaphysique de type platonicien, mais - en restant critique à l'égard de ce qui serait donné une fois pour toutes et irait à l'encontre des genèses omniprésentes à tous les niveaux - elles doivent être comprises comme *gestalten*, immanentes aux contenus dont il s'agit de rendre compte. Dans cette optique le sens, quand il adviendra, sera la *forme* de l'expression : comme *mouvement* d'une vie devenant poétique en se *formulant*.

Mais cet « advenir » humain du *sens* requiert inmanquablement un « revenir » sur les formes et le sensible, qui l'ont rendu possible. Aussi n'y a-t-il pas de langage qui ne demeure dans le vif du sensible. Le langage, comme l'avait déjà fortement montré Hegel, a beau faire advenir le sens, il reste immanent au sensible, puisque la phonation qui me permet de parler, comme à vous de m'entendre, fait que nous plongeons dans le sensible exactement au même

titre que la lumière que nous voyons avec nos yeux. L'articulation discursive, syntaxique, du langage articulé s'achève dans l'articulation des *sons* qui le rendent audible aux autres usagers. Quelle que soit la transcendance du sens par rapport au sensible, il s'y incarne et d'autant plus durablement que le langage devient *fin* en soi - comme dans le registre poétique - et non un *moyen* (prosaïque) de communication (où le sensible disparaît au seul bénéfice de l'enchaînement des significations).

Plus généralement, la médiation du langage s'effectue au profit : tantôt de la pensée et de la signification scellées dans l'interlocution et dans l'écriture, tantôt de la réalité sensible, d'un monde extérieur dont on oublie qu'il a été fortement médiatisé par une activité linguistique organisatrice et éclairante. Tandis que c'est en passant du langage de la communication courante à celui de l'explication scientifique qu'émergeront les formes physico-mathématiques, coextensives au devenir cosmique et à ses spécifications plus « terre à terre ».

B. Une réalité médiatisée par le langage

C'est dans ces conditions que l'on n'échappe pas à la *fonction médiatisante* du langage, aux dépens d'une réalité « pure ». Car la médiation du langage conditionne l'appréhension - compréhension que nous avons du réel. La critique traditionnelle de l'empirisme nous a habitués non seulement à éviter l'emploi du terme sensation, mais à admettre que percevoir c'est déjà concevoir. Plus exactement, on reconnaît que la saisie d'une réalité sensible implique assez de « structuration » pour qu'elle soit déjà verbalisée, transie par le langage. Les exigences pragmatiques de la vie sociale incitent à apprendre sans discontinuer à l'enfant le nom des choses, des événements ou des traits psychologiques qui s'imposeront toujours à nouveau à lui. Même si la conceptualisation scientifique ou philosophique, relevant d'activités ultérieures qui resteront distinctes de l'activité perceptive, jouera un rôle décisif dans notre rapport au réel, le découpage « gestaltique » d'objets ou de situations

implique un procès de symbolisation. La nomination n'a en effet pas plus à être isolée de l'activité perceptive que les noms ou les verbes des énoncés qui les appellent et leur donnent vie. Parallèlement, on ne saurait dissocier la réalité psychologique saisie par le moi ou par l'autre de la manière de la dire : c'est-à-dire de sa « prise en main » symbolique. Par delà le mythe, ou en tout cas la majoration de l'indicible en matière d'affectivité, chacun en traduit plus ou moins grossièrement la phénoménalité - et les progrès de la connaissance psychologique sont liés à ceux de sa formulation. On soulignera à cet égard que tous les termes d'un vocabulaire ne sauraient être étalés sur un même plan, qu'il y a sans doute des *termes structuraux* comme ceux formés sur la racine *ego* - qui demandent précisément à être modulés par des vocables et des énoncés sur mesure, à portée de chacun. Bien plus, la détermination sémiotique d'une attitude ou d'un caractère ne saurait être épuisée par la « verbalité ». Le va-et-vient entre des mots et des schémas peut cerner au mieux des réalités humaines qui, *portées* au dessus du sensible par la symbolisation, seront *rapportées* par des moyens seconds, mais éventuellement primordiaux, de symbolisation. Car la spirale gnoséologique de la compréhension de notre expérience, qui se retrouve dans les paradoxes d'une objectivation tardivement élaborée, mais supposée déjà là (mouvement rétrograde du vrai dont parle Bergson) n'exclut pas de promouvoir en position d'*a priori* une structure longtemps occultée.

Ainsi en est-il de l'un des pôles majeurs de la médiatisation du réel par le langage : l'*objectivation* scientifique. De Démocrite à nos jours, l'atomisme illustre l'affirmation d'éléments de réalité qu'on cherchait à visibiliser. On sait combien les progrès de l'expérimentation, grâce à l'électronique, n'ont pas pour autant éliminé l'appareil mathématique - ce qui décourage comme ailleurs une séparation trop sommaire de la réalité - énergétique - et du langage formalisé (cf. onde/corpuscule).

Mais à l'autre extrémité, l'approche esthétique du réel n'est pas moins précieuse pour nous garder d'un réalisme primaire. L'art, qui a toujours occupé une place importante dans l'activité humaine, n'est pas loin de nous convaincre qu'il y a peut-être moins des réalités que des *réalisations*. A quoi bon creuser notre imagination sur ce qu'est une « réalité en soi » -

qui précisément ne nous apparaît pas si spontanément quand l'imagination (véritable « nouménal », s'opposant au « phénoménal » habituel) de bien des hommes traduit notre rapport à la nature ou aux autres hommes, d'une manière assez originale et éclairante pour nous empêcher de douter de son *pesant* de réalité. Comment croirait-on pouvoir parler de la réalité en oubliant Sophocle, Shakespeare ou Dostoïevski ? Chacun de leurs mondes, qui vient déterminer socio-historiquement (et bien au delà) *notre monde*, aura médiatisé par son langage un rapport à la réalité. Aussi bien savons-nous depuis longtemps que notre idée de la nature est culturellement marquée. La culture, qui est le milieu même du langage, relativise la nature, comme le langage le réel. Les limites de l'accès à la « réalité en soi » sont celles de la culture au sein de laquelle on la vise. N'est-ce pas l'une des raisons pour lesquelles la nature, dans son unité supposée, est une abstraction, un système de lois invisible - au terme d'un travail de la culture scientifique occidentale ?

C. La réalité des langages

La médiation que le langage assure dans notre rapport au réel ne l'empêche pas de s'imposer lui-même, sous des formes diverses, comme un type de réalité. Dès les formes les plus élémentaires au sein de la vie, ne permet-il pas le passage de l'impression à l'expression, en ouvrant l'individu à son milieu et, singulièrement, aux autres individus ? Ainsi en est-il du cri (cf. 2ème schéma), dont le caractère fruste n'en comporte pas moins des significances multiples : de la douleur à l'accompagnement de la chasse ou à un rituel de deuil. C'est sans doute surtout le cas du *grognement* (mutter) - dont l'étymologie fait sortir le « mot ». De ceux qu'on a reconstitués dans *La guerre du feu* aux systèmes phonologiques répertoriés par la linguistique contemporaine - ou aux formes d'expression de Mallarmé ou de Kandinsky - quel chemin parcouru !

Schéma 2 : Rapports négatif et positif du langage au réel (noématique)

Mais la réalité sonore n'épuise pas la positivité de l'expression - si vivace dans un sourire - parce que l'expression, enracinée dans la vie, est inséparable du vaste procès de *symbolisation* qui ponctue l'évolution humaine. Si en effet l'homme ne saurait se réduire à sa réalité physique (d'où l'immanquable tentation métaphysico-religieuse de lui adjoindre un vis-à-vis « immatériel »), c'est qu'en conséquence de l'acquisition de sa station debout, le développement de la boîte crânienne (donc du cortex) l'a ouvert au monde de l'imaginaire et plus généralement de la représentation (cf. l'*irréel* en haut du 2ème schéma). Pour nous aider efficacement à sortir du présent celle-ci, dans des cadres socialisés, va spécifier toujours davantage nos rapports à l'espace et au temps - et traduire plus ou moins finement nos expériences. Traduire n'est ni produire n'importe quoi ni réduire la réalité sensible à un pâle reflet mais transposer dans un nouveau registre. Aussi bien le langage n'est-il jamais un reflet de la réalité : ce qui accorderait trop de crédit à une réalité préalable (chose en soi à la limite de l'indicible) et méconnaîtrait en la défigurant la dynamique *constructive* de tout

langage. On retomberait dans la « langue nomenclature » dénoncée par Saussure, aux dépens d'une organisation différentielle correspondant à sa vocation d'analyser l'expérience à prolonger par un travail de traduction résistant à tout formalisme. Aussi bien la diversité des langues résulte-t-elle de réactions originales à une réalité, dont elles ne sont jamais le miroir. Elles jouent un rôle d'analyseur de l'expérience pour permettre à ses « détenteurs » humains de la manier symboliquement. Mais la généralité de ce dynamisme constructeur est d'autant moins douteuse que les formes ultérieures et supérieures par rapport au langage courant impliquent son amplification par ceux qui s'en rendent capables.

Il y a donc une réalité du langage qui relaie la réalité non langagière dont on pourrait pour ainsi dire dresser la carte (dont le schéma 2 ne donne qu'un aperçu) : entre le versant de la *passivité* - du bavardage ou impliquée dans les constructions négatives, les diktats de l'égoïsme ou de la paranoïa (forme close qu'on retrouve dans le dernier schéma ; cercle entourant le moi) - et celui de l'*activité* discursive, qui rencontre la relation interpersonnelle dans le dialogue. Opposition qui n'est pas celle de Bergson entre clos et ouvert, faute de recourir aux structurations linguistiques qui l'ont laissé presque aussi indifférent que Kant. Le langage ne s'épuise pas dans des jetons ou dans des pièces de monnaie, d'une façon artificialiste et pragmatiste, si l'on admet par delà Humboldt que le langage a partie liée avec l'organisation du monde, versant de rationalité dont l'auteur de l'*Evolution créatrice* est resté assez distant. C'est pressentir que la réalité des langages implique que le langage ait été en prise sur la réalité pour y faire quelque chose en advenant. Le fonctionnalisme par lequel Claparède éclairait les origines de la conscience pourrait être repris à l'occasion du langage : il vient remplir une *fonction* dans le cadre du rapport entre le vivant et son milieu, afin de poursuivre dans des conditions plus efficaces et plus économiques l'adaptation au réel. Avant de servir le rêve, il doit aider à résoudre des problèmes concrets. Cette prise sur la réalité lui conférera son type de réalité : activité de *symbolisation*, qui relaie le *métabolisme* biologique en promouvant la vie sociale.

II. LE LANGAGE EN PRISE SUR LA REALITE

Les procès de symbolisation, étudiés notamment dans le cadre de la psychologie du langage pour l'articuler sur l'action et les exigences sociales, montrent en effet avec force que le langage est en prise sur la réalité et que sa « vocation » à son endroit doit retenir l'attention.

A. Le langage sans prise sur la réalité

Mais si théoriquement toute interprétation du langage comme reflet ou hasard est balayée par ces considérations *génétiques*, il n'en est pas de même pratiquement. Les *défaillances* du langage sont multiples et suscitent des rapports aberrants à la réalité, qu'il importe de repérer. On pourrait distinguer notamment ce qui relève d'aliénations « communes » des cas proprement pathologiques.

1. Les premières correspondent au *bavardage*, dont il est difficile de déterminer les limites qualitatives et l'extension dans les communications humaines. Il illustre la possibilité de « parler pour ne rien dire » - ce qui dénote un dys-fonctionnement préoccupant. Loin d'être pris avec un mouvement réflexif de l'expérience (le vécu tendant à s'exprimer avec des moyens toujours plus autonomes), le langage devenu autarcique tourne en rond et à vide - sous réserve de la satisfaction subjective de « parler » (dans l'exercice des organes phonatoires : avec la régression infantile que cela peut comporter). En termes freudiens, on rétrograde au stade du principe de plaisir au sens le plus primaire, en se dispensant de l'effort - qui est « travail du langage » (comme nous l'appelions dans notre *Introduction à la philosophie du langage*) - pour accéder à la « dure réalité ». Bref, on rentre dans un champ égoïque qui n'est pas sans avoir besoin du « socius » (le congénère), le bavard cherchant à ne pas parler seul - en deçà de la tension nécessaire à la discoursivité signifiante. Sans prise sur la réalité extérieure, on peut assister au défoulement d'un sujet, souvent aux dépens d'un

interlocuteur... interloqué et contrit. Le verbalisme est donc un manquement à la signifiance du langage. Le « purement verbal » dénonce l'absence d'ancrage dans la réalité hors duquel ce ne serait pas la peine de parler ou d'écrire.

2. Une voie fort différente dans l'ordre du langage aliéné - parce que sa montée dans l'évasion peut l'inverser en libération esthétique (l'imaginaire oscillant entre le génie et la folie) - orienterait vers ce qu'on pourrait appeler le *langage de l'irréel*. Il prend la forme de la fabulation, besoin de s'évader de la réalité par tous les moyens. Mais la part de l'imaginaire dans l'expérience humaine n'a pas à se soustraire pour autant de la règle-mentation de la grammaire. Car seules des règles élaborées dans la co-opération autorisent, si l'on peut dire, la réalité de l'irréel : en lui donnant forme. Tandis qu'une logique débranchée du réel évoque le diagnostic de Chesterton : « Le fou est celui qui a tout perdu, sauf la Raison ». En se résorbant dans l'imaginaire, le langage rejoint une verbalité pure et comme telle fascinante. C'est en fait une impasse du langage par rapport à un dépassement dialectique que requiert son fonctionnement efficace : se faire oublier en s'effaçant derrière les contenus poétiques qu'il portait - comme des parents ayant réalisé l'autonomisation de leur enfant.

Dans ces deux voies, une « gestalt » paradoxale pourrait inciter à croire que le langage n'est jamais autant lui-même que dans cette absence de référent : n'arrive-t-il pas à se suffire à lui-même ? En fait, comme sur le plan politique, l'autarcie tourne le dos à la vocation relationnelle de l'homme et se condamne aliénatoirement en s'enfermant. Le langage n'est jamais aussi pleinement lui-même que lorsqu'il fonde une existence inter-humaine, en renouvelant et en intensifiant humainement la réalité.

3. La pathologie du langage ne manquerait pas, de son côté, de nous fournir maint exemple de débranchement de la réalité : de la scission schizophrénique à la subjectivation extrême de la paranoïa. Sans parler du cas limite de l'aphasie, qui pourrait à son tour évoquer une réalité pure - aussi infirme soit-elle en l'occurrence - face à ce blocage langagier.

En définitive, pour éviter toute méprise sur le rapport langage/réalité, il faudrait soigneusement distinguer du vide et de l'in-signifiante de la verbalisation, le négatif creusé par l'irréel qui dans certaines conditions, fait passer de l'imaginaire à la symbolisation (appelant à jeter un pont avec la triade lacanienne : Imaginaire, Symbolique, Réel). Si l'on entend par irréel ce qu'il y a d'aérien dans les aspirations humaines, il est clair que l'on rejoint la fonction « poétique » du langage. Tandis qu'une négativité, critique du moi, dédogmatise le langage en l'habilitant à étayer l'existence : du plus tragique au plus gracieux. Nous nous rapportons alors au dernier schéma, proprement anthropologique.

Schéma 3 : La noétisation-sémiotisation du réel en l'homme (noétique)

B. Le langage comme com-préhensivité du réel.

Le retrait du langage par rapport à la réalité qui nous l'a fait qualifier de « sans prise » relève d'une passivité que doit récuser la véritable activité langagière. Il s'agit alors pour lui de se déprendre de la réalité sensible pour mieux la reprendre à la faveur d'un com-prendre :

prise symbolique sur le réel d'autant plus ample et consistante qu'elle n'est plus la préhension ponctuelle de la main, mais com-préhensivité généralisante, à distance et omnitemporelle. La raison d'être du langage serait alors dans cette capacité qu'a l'homme de prendre une certaine distance à l'égard du sensible - avec le relais de la main au cerveau et à sa capacité parlante, qu'a pointé A. Leroi-Gourhan.

1. Avènement du symbolique au sein du sensible, le langage correspond alors à une activité schématisatrice, médiation continuée du sensible à l'intelligible et vice versa.

2. C'est dans ce cadre de « saisie avec » que les langues servent la communication, à la faveur d'organisations *diacritiques*, c'est-à-dire différentielles. La différence est la condition du sens.

3. Mais seule la référenciation - à l'expérience - rend le langage opérant : à distance de l'in-opérance traversée précédemment. On passe alors d'événements parcellaires à des événements structurés - organisés par le « contre-événement » d'un su-jet, intégrant du différentiel linguistique à son statut sui-référentiel (comme l'appelait Benveniste dans l'un de ses articles). Il y aurait beaucoup à dire sur le caractère sui-référentiel du sujet et le référent sans lequel le langage, contrairement aux excès de formalismes ne voulant pas en tenir compte, perdrait son rôle de rapport à notre action.

C. La réalisation du langage

Dernier point qui porte un double enseignement :

- le langage joue un rôle de *mise en œuvre de notre expérience* ;
- en contre-coup il *nous met en œuvre nous-même* : de telle manière que le langage *transforme l'homme* et fait que l'homme est Su-jet (avec un trait d'union : ne pas majorer

l'aspect de passivité du « être *sujet* » de la partie gauche du schéma auquel s'oppose Su-jet dans la partie droite). Mais l'enjeu auquel on devrait parvenir consisterait à saisir que si le réel au départ est plus en creux qu'on ne le supposait en le croyant plein, c'est qu'il donne lieu à la réalité humaine, qui est de plus en plus *légère*. On rapprochera ce terme de l'*hypothétique*, conçu comme supérieur au *thétique*, vu son rapport avec le plan *critique*, si bien qu'on pourrait dire qu'un homme critique en vaut deux et est appelé à valoir humainement (à distance des méfaits du fanatisme à la fin du terrible XXème siècle). Le maniement du langage entre 33 et 39 n'a-t-il pas contribué au renversement d'un peuple christianisé depuis 15 siècles grâce aux micros ou lors des manifestations de Nuremberg ? Le langage « totalitaire », par lequel en 5 ans Hitler l'a galvanisé avec succès, suppose des rapports à la violence qui ne sont certes pas dans la vocation ultime du langage, instrument *relationnel*.

Sans la médiation de su-jets - parlant et connaissant - langage et symbolisme ne sont que des virtualités. Mais ce su-jet n'est nullement un réceptacle distinct des activités symboliques qui lui adviendraient. En intervenant sur le réel, le su-jet se met à la *hauteur* de sa visée. Il y a là un paradoxe terminologique. Conçu comme « en-dessous », le su-jet humain n'en déploie pas moins une capacité de s'élever : assez pour être en rapport - avec l'*univers* dont on rendra compte et avec *autrui*, à la faveur de cette hauteur dont parle E. Levinas. A condition de dépasser une optique trop intuitive, voire dogmatique (croire qu'il suffit de faire face à Autrui pour honorer la hauteur) par un travail du langage : pour devenir soi-même autonome et s'élever à la hauteur d'une véritable communication inter-humaine. Ainsi, on assumera la grammaire d'une langue pour parler valablement ou la systématité d'une science pour être comptable de l'explication scientifique.

Dans tous les cas, on honorera le statut de su-jet en ne se jetant pas « à corps perdu » dans une affirmation ou un discours, mais en les contrôlant par une autonomie pensante. Pour accéder à sa réalité fondative, le langage ne doit pas sortir du champ hypothético-déductif à la faveur d'une temporalisation et de différenciations supplantant une référenciation

à un an-hypothétique éternel (que Platon stipulait par delà toute hypothèse). On requerrait donc à l'encontre du platonisme une « hypothétisation » de la réalité, coextensive à l'advenance de su-jets transcendant tout moi appropriateur. Ainsi s'opposent le *su-jet* figuré par un cône et le *moi* par un cercle - moi clôturant, su-jet point de départ de *n* vecteurs (discours, actions) qui l'ouvrent au monde, à autrui - sans laquelle il ne serait pas su-jet. L'être même de l'homme, en devenant su-jet/projet, dépasse conjointement son « jeté dans le monde » originel et la tentation de jeter ou de se jeter dans le monde sans *critique* ni contrôle. C'est la qualification même d'un « animal capable d'observer, de déchiffrer », (zoôn semérotikon) et d'un « animal capable d'interpréter » (zoôn herméneutikon) qui est en jeu : interprétant des signes et produisant du sens. La réalité existentielle de l'homme n'est-elle pas à ce prix : assurer assez pleinement les possibilités du langage pour qu'advienne le sens, indiscernablement dans son être et dans son monde ? Le sens jouerait là encore corrélativement dans l'être de l'homme et dans le monde où il vit.

2. La portée anthropo-logique de cette hypo-thétisation ne pouvant être développée au delà de ce raccourci, contentons-nous d'en souligner deux implications épistémologiques, puis quelques prolongements axiologiques.

a/ D'un côté l'intrusion du langage dans la réalité au sein de l'activité humaine la relativise en l'ouvrant au *possible* et au *nécessaire* en marge même du rôle de ces dimensions dans le projet questionnant d'un « pour soi » toujours extérieur à l'opacité d'un « en soi ». Peut-on parler de relations entre langage et réel sans rappeler qu'il y a les rapports au possible et au nécessaire, qui compliquent notre rapport à la réalité. Il y aurait beaucoup à dire sur un terrain aussi intéressant anthropologiquement qu'épistémologiquement.

b/ De l'autre côté la dimension *critique* de cette aération, de cette trouée dans l'être qu'apporte le langage, aboutira à un certain allègement de l'activité humaine - illustré par l'humour, surmontant la lourdeur.

3. Axiologiquement, cet allègement possible du réel en l'homme n'attaque pas seulement sa pente dogmatique mais sa pente pragmatique. Les deux termes (dans la partie gauche du schéma) s'opposent au *poiétique* mais aussi à un *existentiel* digne de ce nom. Cette pente est si forte de l'homo faber le plus reculé à l'Occident contemporain, que les transformations de la réalité en réalisations sont le plus souvent rétrogradées en *réifications*. *Pour rester à la hauteur* de l'hypothétisation, il importe de dessaisir du *pragmatique* au bénéfice du *poiétique*. Dans l'axe des avancées de l'art et de l'art de vivre, la créativité atteinte par le langage transfigure littéralement la réalité à la faveur de réalisations proprement humaines. Non seulement comme elles l'étaient au titre de la différence faber/sapiens par rapport à l'animalité comme dans les entreprises pragmatiques, mais grâce à une capacité renouvelée d'humaniser les réalisations factuelles et utilitaires. Car il s'agit moins de « bazarder » tout ce qui est pragmatique que de le transformer pour ne plus en être la victime. Autrement dit, les transformations langagières du réel peuvent donner lieu à des réalisations ouvertes, qui gagneraient d'autant plus à avoir le dernier mot par rapport aux réalisations closes que l'expressivité de leur ouverture récuse et transcende tout dernier mot.

CONCLUSION

Essayons de conclure.

A. Si nous n'avons pu éviter un certain entremêlement de nos deux parties, c'est qu'ayant pris pour hypothèse - pour ce problème plus que pour tout autre - l'absence de dualisme ontologique, nous avons cru voir la réalité *appeler* le langage et le langage *répondre* de la réalité. Une réalité sans langage est demeurée problématique, tandis qu'un langage sans prise sur la réalité a paru trahir caricaturalement sa vocation, dans une dysfonctionnalité appauvrissante. N'en déplaise à tous les détracteurs de Hegel – qu'il faut certes amender sérieusement - c'est reconnaître l'importance de la *médiation* – d'autant plus essentielle qu'elle se fait oublier - du langage dans ses rapports au réel. Si le christianisme

proclame qu'il y a un médiateur par filiation et que le Verbe s'est fait chair, ce n'est pas un hasard théologique arbitraire : il y a un rapport à la problématique du langage et de l'homme. Mais peut-être dans notre optique anthropo-logique, ce fil conducteur doit-il être assumé et diversifié par *chacun de nous* : sans garantie d'un autre modèle que la signifiante éprouvée dans la Relation inter-humaine.

B. On n'oubliera pas cependant la polarité de la *forme* et du *sens*, selon laquelle le langage vient suppléer au manque inhérent au réel : sa mise en forme, exemplifiée par les mathématiques - à la faveur notamment d'une géométrisation de l'expérience - et la quête du sens qui, du plan le plus théorique au plan pratique, tente de « combler » tout vide. Assignation d'un sens à l'être ou au phénomène (onto-logie ou phénoméno-logie) d'une part, aux expériences humaines et singulièrement à la manière de conduire sa vie (axio-logie et éthique) d'autre part. Le langage apparaît alors comme le moyen de la formation conjointe du monde et de soi (en visant un « soi » qui n'est pas le « moi ») sans utiliser le langage dans sa pente aliénée et clôturante, là où il est capable de mieux. Il trouve une réalité qu'il extériorise en « en-deçà » et « au-delà », comme le présent antécédentise et postérieurise des moments du temps que ce même langage aide à re-présenter. De ce fait il marque une constructivité et une réflexivité du réel, qui résistent aux tentations nominalistes et a fortiori épiphénoménistes (idée d'un langage qui vient par-dessus le marché pour désigner commodément, alors qu'on a essayé de montrer qu'il faut le lier suffisamment au réel pour dire qu'il ne vient pas « comme des cheveux sur la soupe »...).

C. On rappellera enfin la portée existentielle du problème. En pouvant servir la relation entre les hommes, la médiation du langage marque son ambivalence. Coextensif à la temporalité humaine, il engendre aussi bien le concret de l'existence que l'abstraction des essences, avec tout le danger que cela comporte. Selon qu'on accorde un primat à la Raison théorique ou à la Raison pratique, on reconduira un certain platonisme ou l'on tendra au contraire à faire coïncider la vie du *sens* avec le sens de la *vie*. Les motifs modernes qui

pèsent de ce dernier côté, (bien au delà de Kant - en passant notamment par Humboldt - chez qui *pratique* s'oppose à pragmatique) indexeront une nouvelle Raison pratique sur l'existence : à la faveur d'une transcendance par rapport au pragmatique, l'homme n'étant pas moins Raison communicationnelle que Raison instrumentale (selon la terminologie d'Habermas). La *réal-isation* du langage à laquelle on aboutit est donc tendue entre la structuration de su-jets et la mise en œuvre des contenus qu'elle autorise. Car parler de réalisation du langage, c'est parler du même coup de la réalisation de l'homme, le langage n'étant ni l'univers, ni un vis-à-vis de l'univers du type « monde intelligible ». Si le langage est un entre-deux, il est l'entre-deux même qu'est l'homme : par rapport à toutes les constructions inversées idéalistes que nous avons trouvées, dans l'histoire, pour résister aux excès du réalisme du sens commun et de l'objectivisme.

D'un côté, avec le Su-jet, on lit le lien entre un cadre d'universalisation et une visée de singularisation - structure toujours à réitérer en nous de su-jet fondant corrélativement les droits et la responsabilité de l'homme. De l'autre c'est reconnaître la pluralité des mises en œuvre possibles de notre expérience. L'intensité du vécu ne serait rien si l'expression et la communication de son sens ne consacraient le caractère interhumain de l'existence.